

Descente



JE SUIS BIEN BAS, AUSSI bas que je peux l'être. Pour l'observateur extérieur, je ne représente qu'un point à la surface, un corps dans un scaphandre. En moi-même...

Tout est si pénible. J'ai mal.

Je me sens mieux, maintenant. J'en suis au troisième jour. Tout ce que je me rappelle des deux précédents, c'est qu'ils se sont passés. Je ne me souviens d'aucun détail. Mais je ne peux pas dire non plus que mon état s'améliore, parce que les événements d'hier me semblent encore plus flous que ceux d'avant-hier, quand j'ai dégringolé.

Je crois qu'à ce moment j'ai eu l'impression de naître, une naissance primitive, à l'ancienne, presque bestiale : sanglante, chaotique, dangereuse. J'en étais l'objet et en même temps le spectateur, le nouveau-né et sa propre naissance. Quand tout à coup j'ai senti que je pouvais bouger, je me suis dressé d'un bond, j'ai voulu m'asseoir et m'essuyer les yeux, mais mes mains gantées ont heurté la paroi vitrée quelques centimètres devant eux et je suis retombé en arrière dans un nuage de poussière. J'ai perdu conscience.

Cela dit, maintenant, au troisième jour, le scaphandre et moi sommes en bien meilleur état, prêts à bouger, à entreprendre le voyage.

Je suis assis sur un gros caillou rugueux dans un champ de roches, en plein milieu d'une grande pente douce. À mon avis, elle correspond à une ligne de faille plus loin. Il pourrait s'agir d'une élévation de terrain conduisant au rebord du cratère principal, mais je n'ai pas remarqué dans cette direction d'escarpement secondaire qu'un impact aurait pu provoquer, et il n'y a pas non plus trace de recouvrement de strates.

Une ligne de faille donc, probablement, et j'espère que le rebord n'en est pas trop raide. Je me prépare en me représentant le chemin à faire avant de commencer la marche. J'aspire dans le petit tube près de mon menton et recueille un brouet aigret que j'ai du mal à avaler.

Le ciel ici est rose vif. En cette matinée bien avancée, je ne distingue que deux étoiles à l'œil nu. Avec ma visière teintée et polarisée, j'aperçois tout juste, très haut, des nuages évanescents. Là où je suis, en bas, dans l'atmosphère immobile, la poussière ne bouge pas. Je frissonne, ce qui me fait me cogner à la paroi de mon scaphandre, un peu comme si la solitude dans le vide suffisait à me heurter. Cela me rappelle le premier jour, quand j'ai cru que le scaphandre était mort.

« Êtes-vous prêt à partir ? » demande-t-il. Je soupire et me remets debout, hissant avec moi pendant un instant tout le poids de mon enveloppe avant qu'elle suive le mouvement avec lassitude.

« Oui. On y va. »

Nous marchons ; c'est mon tour. Le scaphandre est lourd, je ressens une douleur persistante, monotone, au côté. J'ai l'estomac vide. Le champ de roches s'étend, escalade le ciel lointain.

Je ne sais pas ce qu'il s'est passé. J'en suis contrarié, alors que ça ne m'avancerait à rien de savoir. Cela ne m'aurait pas davantage servi au moment crucial, parce que le temps manquait pour agir. La surprise de l'embuscade a été totale.

Ce qui nous a touchés devait être très petit ou très lointain, sinon nous ne serions pas ici, vivants. Si le module avait subi l'impact direct d'un missile quelconque il ne resterait de nous que des radiations et des atomes, le choc ayant brisé jusqu'aux molécules. Même après un coup plus ou moins raté, il ne serait demeuré aucun fragment reconnaissable à l'œil nu. Seul un élément minuscule — pas nécessairement un missile, d'ailleurs, peut-être quelque chose qui allait très vite — ou une visée franchement à côté a pu laisser subsister une épave.

Je dois me rappeler ça, m'y accrocher. Même si je me sens vraiment mal, au moins je vis, alors que tout aurait dû m'empêcher de parvenir jusqu'ici, fût-ce à l'état de cendres... sans parler d'un corps humain entier, conscient et capable de se déplacer.

Mais pas intact. Non. Ni le scaphandre ni moi ne sommes intacts. Je suis blessé et lui aussi, ce qui est bien pire en définitive.

Son énergie lui vient pour l'essentiel de sources externes ; il absorbe de son mieux la chétive lumière de ce soleil, mais avec de telles pertes qu'il doit s'arrêter pendant la nuit, quand il nous faut dormir. Son système de transmission et son anti-gravité sont fichus, le recyclage et le kit médical en très mauvais état. Sans parler de cette petite fuite que nous n'arrivons pas à situer. J'ai peur.

Il dit que je souffre de lésions internes et que je ne devrais pas marcher, mais après discussion nous sommes tombés d'accord sur le fait que notre seule chance est de nous mettre en route, de progresser à peu près dans la bonne direction, et d'espérer que la base vers où, à l'origine, allait le module, saura nous repérer. Elle se situe à un millier de kilomètres au sud de la calotte polaire septentrionale. Nous sommes tombés au nord de l'équateur, mais nous ne savons pas à combien au nord exactement. Ce sera une longue marche, pour le scaphandre comme pour moi.

« Comment te sens-tu, là ?

– Bien, répond le scaphandre.

– Quelle distance crois-tu que nous parcourrons aujourd'hui ?

– Vingt kilomètres, peut-être.

– Ce n'est pas énorme.

– Vous n'allez pas bien ; l'allure sera meilleure quand vous serez remis. Vous avez été très malade. »

Très malade... Il reste encore quelques traces de déjections et un peu de sang séché sur l'intérieur du casque (là où je peux voir). Ça ne sent plus mauvais, mais enfin ce n'est pas agréable à regarder. Cette nuit, j'essaierai encore de les nettoyer.

En plus de tout le reste, je me fais du souci parce que je crains que le scaphandre me cache des choses. Il dit qu'à son avis nous

avons une chance sur deux de nous en sortir, mais je le soupçonne de n'en avoir aucune idée, ou bien de savoir que nous sommes encore plus mal. L'inconvénient d'avoir un scaphandre intelligent. Mais c'est ce que j'avais demandé ; c'était mon choix, je suis donc mal placé pour me plaindre. En outre, je serais sans doute mort sans l'habileté de cet équipement : il a réussi à nous amener tous les deux ici, hors du module ruiné, à nous faire descendre dans cette fine couche d'atmosphère quand je n'avais pas encore repris conscience après l'explosion. Un scaphandre ordinaire aurait peut-être réagi presque aussi bien, mais cela n'aurait pas suffi, je pense, dans une situation aussi précaire.

J'ai mal aux jambes. Le terrain est assez égal, toutefois je dois de temps en temps traverser une section un peu plus accidentée, des zones où le sol se plisse. La douleur s'étend aux pieds, mais mes jambes m'inquiètent davantage. Je ne sais pas si je pourrai avancer toute la journée, ce à quoi s'attend le scaphandre.

« Quelle distance avons-nous parcourue hier ?

– Trente-cinq kilomètres. »

C'est lui qui a marché tout le temps, il m'a porté comme un poids mort. Il s'est levé, a marché, m'a calé pour que je ne ballotte pas à l'intérieur, a avancé avec les restes en haillon de ses cellules solaires de secours traînant dans la poussière derrière lui telles les ailes d'un insecte bizarre, à moitié écrasé.

Trente-cinq clics. Et je n'en ai pas fait le dixième.

Je dois continuer, c'est tout. Je ne dois pas le décevoir, ce serait le laisser tomber. Il a réussi à nous sortir de là en un seul morceau et a marché tout du long de cette longue journée d'hier, m'a soutenu tandis que, l'œil vague, je marmonnais en bavant que j'évoluais dans un rêve, que j'étais un mort-vivant... alors je ne peux pas le laisser tomber. Si j'échoue, je nous nuirai à tous les deux parce que je diminuerai aussi les chances de survie du scaphandre.

La pente continue. Le sol reste désespérément uniforme, d'un brun rouille sans nuance. Aussi peu de variété m'effraie : il n'y a pas trace de vie. Parfois nous voyons sur un rocher une tache qui pourrait correspondre à un végétal, mais en fait je n'en sais rien, et le scaphandre non plus parce que l'essentiel

de ses éléments visuels et tactiles ont été brûlés au cours de la chute et que son analyseur n'est pas en meilleur état que son anti-gravité ou son transcepteur. L'information qu'il a reçue sur cette planète ne comportait pas de volet Écologie détaillé, de sorte que nous ne savons même pas si, en théorie, ces décolorations des rocs pourraient trahir la présence de plantes. Peut-être sommes-nous la seule vie ici, peut-être ne trouve-t-on rien de vivant ou de sensible sur des milliers et des milliers de kilomètres. Cette idée m'épouvante.

« À quoi pensez-vous ?

– À rien.

– Parlez. Vous devriez me parler. »

Mais qu'est-ce que je peux lui dire ? Et puis pourquoi devrais-je parler ?

Je suppose qu'il espère ainsi me faire oublier cette marche monotone, l'avance pénible de mes pieds qui se soulèvent à deux centimètres au-dessus du sol ocre et désolé.

Je me rappelle que le premier jour, quand j'étais encore en état de choc, délirant, j'ai cru que je me trouvais à l'extérieur, que je voyais le scaphandre s'ouvrir, laisser s'échapper dans l'atmosphère réduite mon air si précieux, si confiné, et je me suis vu mourir dans ce froid vide. Ensuite j'ai vu le scaphandre, épuisé, me retirer lentement de lui-même, tout raide, nu, comme l'inverse d'une mue de reptile, une chrysalide en négatif. Il m'a abandonné, émacié, dépouillé, pathétique sur le sol poussiéreux, avant de s'éloigner en marchant, évidé, plus léger.

Et peut-être ai-je encore peur qu'il agisse ainsi, parce que si, ensemble, nous risquons fort de mourir, le scaphandre, j'en suis persuadé, s'en tirerait très bien tout seul. Il pourrait me sacrifier pour se sauver, c'est ainsi qu'agiraient beaucoup d'humains.

« Ça t'ennuie si je m'assois ? » je demande avant de m'affaler sur un gros rocher sans laisser au scaphandre le temps de répondre.

« Où avez-vous mal ? s'inquiète-t-il.

– Partout. Surtout aux pieds et aux jambes.

– Il faudra quelques jours pour que vos pieds s’habituent et que vos muscles soient entraînés. Reposez-vous quand vous voulez, vous surmener ne servirait à rien.

– Hon... »

J’ai envie qu’il proteste, qu’il me dise d’arrêter de geindre et de me remettre à marcher... mais il ne joue pas le jeu. Je baisse les yeux sur mes jambes pendantes, je vois un revêtement noirci constellé de tout petits cratères, de balafres. Des filaments fins comme des cheveux ondoient, éraillés, brûlés. Mon scaphandre... je le possède depuis plus d’un siècle, et jusqu’à présent je m’en étais à peine servi. Son cerveau a passé le plus clair de son temps branché sur le système principal, chez moi, y a mené une vie de substitution à double titre. Même quand je partais en vacances, je restais pour l’essentiel à bord du vaisseau mère et évitais de m’aventurer au sein d’environnements hostiles.

Eh bien, le voilà l’environnement hostile, putain ! Tout ce que nous avons à faire, c’est traverser la moitié d’une planète sans air, surmonter tous les obstacles qui pourront se présenter sur notre chemin, et alors, si l’endroit où nous nous dirigeons existe toujours, si les différents systèmes du scaphandre ne cessent pas tout service, si le machin qui a démolé le module nous laisse tranquilles, si les nôtres ne s’avisent pas de nous faire exploser, alors nous serons sauvés.

« Vous sentez-vous prêt à repartir, maintenant ?

– Quoi ?

– Nous devrions reprendre la route, vous ne croyez pas ?

– Oh, oui. Bien sûr. »

Je me laisse glisser sur le sol désertique. Mes pieds me font très mal pendant un moment, mais à force de marcher la douleur s’apaise peu à peu. La pente n’a pas changé depuis tous ces kilomètres. Ma respiration s’est déjà faite plus profonde.

Soudain me vient une image très claire de la base telle qu’elle est peut-être, ou sans doute : un grand cratère fumant, un trou creusé dans la planète par l’attaque qui nous a abattus. Pourtant, même si cela correspond à la réalité, nous avons estimé tous deux qu’il restait logique de nous diriger par là, vers l’endroit où

les secours ou les renforts se rendront en priorité. Nous avons une meilleure chance de nous y faire repérer que partout ailleurs. Et puis il ne restait plus d'épave du module auprès de laquelle bivouaquer. La vitesse de chute était telle qu'il s'est consumé (dans une atmosphère pourtant ténue), comme nous avons failli le faire.

Reste le vague espoir qu'un satellite en orbite nous ait repérés, mais à présent je me dis que les chances en sont très faibles. Tout ce qui peut encore se balader là-haut observe sans doute l'espace externe. Si on nous avait vus tomber, ou même aperçus sur la planète, on nous aurait déjà récupérés, pas plus de quelques heures, je pense, après notre impact au sol. Nul ne sait que nous sommes là, et nous ne pouvons entrer en contact avec les secours. Il nous faut donc marcher.

Les rochers, les pierres, deviennent de plus en plus petits.
Je continue à avancer.

C'est la nuit. Je n'arrive pas à dormir.

Les étoiles m'offrent une vue époustouflante mais aucun réconfort. Et j'ai froid, ce qui n'aide pas. Nous gravissons toujours la pente, nous avons couvert un peu plus de seize kilomètres aujourd'hui. J'espère que demain nous serons au sommet de l'escarpement, ou qu'au moins nous verrons le paysage changer un peu. À plusieurs reprises dans la journée, pendant que je marchais, j'ai eu la conviction que malgré mes efforts je n'avancerais pas. Tout est si uniforme !

Je hais la constitution de mes ancêtres, cette humanité de base ; mon flanc et mon ventre me font beaucoup souffrir. Mes jambes et mes pieds ont mieux résisté que je n'aurais cru, mais mes blessures internes me torturent. Ma tête aussi me fait mal. En temps normal, le scaphandre me bourrerait d'analgésiques, de calmants ou de somnifères, sans parler d'un produit quelconque qui aiderait mes muscles à se renforcer et mon organisme à se remettre. Car mon corps, contrairement à celui de la plupart des gens, ne sait pas sécréter ce genre de drogues, ce qui me met à la merci du scaphandre.

Il dit que son système de recyclage tient le coup. Je préfère me taire, mais le gruau clair qu'il me dispense a un goût abominable. Il me dit aussi qu'il cherche toujours à cerner la fuite dans son enveloppe, sans succès jusqu'à maintenant.

J'ai ramené mes bras et mes jambes à l'intérieur, ce qui me réjouit parce qu'ainsi je peux me gratter. Le scaphandre reste étendu à terre, bras plaqués sur les côtés et ouverts sur la cavité du torse, jambes serrées en un seul espace, poitrine dilatée pour que j'aie davantage de place. Pendant ce temps, dehors, le dioxyde de carbone fait du givre et les étoiles luisent sans faiblir.

Je me gratte encore et encore. Une chose de plus que les humains améliorés n'ont pas à faire ! Moi, je suis incapable de faire disparaître les démangeaisons d'une simple pensée. Je ne suis pas vraiment à l'aise là-dedans ; c'est pourtant le cas d'habitude : il y fait bien chaud et confortable, c'est très plaisant, chaque caprice chimique du corps contenu est pris en considération. Une vraie petite matrice où se rencoigner en rêvant ! Mais le revêtement intérieur ne sait plus se modifier comme avant, de sorte qu'il reste inflexible, et on y sent (dans les deux sens du terme) la transpiration. Le système d'évacuation empeste. Je me gratte le dos, me tourne.

Les étoiles. Je les considère, tâche de distinguer leur regard fixe à travers la surface embrumée, éraflée, de la visière de mon casque.

Je réintroduis mon bras dans celui du scaphandre et le détache du corps principal. Je tâtonne le haut du torse agrandi et sors de la poche antérieure mon antique appareil photo.

« Que faites-vous ?

– Je vais prendre une photo. Joue-moi un peu de musique, n'importe quoi.

– Très bien. » Le scaphandre me joue un des trucs que j'écoutais dans ma jeunesse tandis que je pointe l'appareil vers les étoiles. Après quoi je remets le bras en place puis dégage complètement l'objet du sas de la poitrine. Il est très froid, mon haleine fait de la buée dessus. L'objectif se déploie à moitié avant de se bloquer. J'essaie de le forcer avec mes ongles ; il ne bouge pas. Mais l'appareil fonctionne. Mes photos célestes sont

bien, et si je considère le contenu de mémoires plus anciennes, il est également clair et net. Je regarde les images de ma demeure et de mes amis sur l'Orbitale, avec en fond sonore cette vieille musique qui porte à la nostalgie, me laisse gagner par un sentiment de réconfort et de tristesse mêlés. Ma vision se brouille.

Je laisse choir l'appareil, son écran se referme, l'objet roule dans mon dos. Je me redresse péniblement, le récupère, le rouvre et continue à regarder de vieilles photos jusqu'à m'endormir.

Je me réveille.

L'appareil photo est éteint à côté de moi, le scaphandre silencieux. J'entends battre mon cœur.

Peu à peu, je me rendors.

C'est toujours la nuit. Éveillé, je regarde les étoiles à travers mon casque meurtri. Je me sens aussi reposé que possible, mais ici la nuit dure presque deux fois le temps standard, et je vais bien devoir m'y faire : ni le scaphandre ni moi n'y voyons assez pour pouvoir nous mettre en marche dans l'obscurité ; en outre, j'ai besoin de sommeil, et lui est incapable d'accumuler suffisamment d'énergie solaire pendant la journée pour progresser la nuit. Sa batterie interne produit à peine de quoi jouer les rampants, la lumière frappant les cellules énergétiques apporte le complément indispensable. Heureusement, il semble que les nuages ici ne soient jamais bien épais. Un plafond couvert m'obligerait à accomplir seul le travail musculaire, que ce soit mon tour ou pas.

J'allume l'écran de l'appareil photo, ce qui me donne une idée.

« Hé, scaphandre ?

– Oui ? répond-il d'un ton posé.

– Cet appareil dispose d'une batterie.

– J'y ai déjà pensé. Elle est très faible, et de toute manière mes systèmes énergétiques sont détruits au-delà du point de jonction, ce qui m'interdit l'appoint d'une autre source interne.